

Témoins de la Seconde Guerre mondiale en Seine-et-Marne

**BOUCHÉ Hélène, L'exode de la famille Bouché, In *L'exode d'Ocquerre en juin 1940*
raconté par ceux qui l'ont vécu, 1998, 44 pages.**

Cote : 100J739

En 1996, Marthe Gautier a recueilli les témoignages sur la guerre des habitants d'Ocquerre, petite commune de Seine-et-Marne située à coté de Lizy-sur-Ourcq. Ils ont accepté de communiquer leurs souvenirs et leurs impressions sur l'évacuation du village vécue par des familles entières au moment de l'avancée allemande.

Le premier extrait que nous vous proposons décrit l'exode de la famille Bouché à travers les souvenirs d'Hélène Bouché, 13 ans en juin 1940.

Extrait de la page 4 à 5 :

Mon père travaillait aux Chemins de Fer de l'Est. Il était chef d'équipe à Lizy et ma mère était garde-barrière à Ocquerre. Aux Chemins de Fer, ils avaient promis des trains spéciaux pour évacuer leurs employés avec leurs familles. Mais, en dernière minute, puisqu'il n'y avait plus de trains, il a fallu partir par ses propres moyens.

Mon père nous a conduits chez ma grand-mère, (Marthe LEFEVRE) à Certigny, le 2 juin ; nous, c'est à dire ma mère et ses trois enfants, moi, ma sœur Mireille et mon petit frère Robert. Quelques jours plus tard, on a pris la route comme tout le monde, avec le fermier Mr DEMITNER, les employés de la ferme, dans les carrioles tirées par les chevaux et les vaches par derrière.

Mon père n'était pas avec nous, puisqu'il était avec son équipe dont il était le chef et ils sont partis à vélo – comme il n'y avait plus de train – et nous, naturellement, nous ne savions pas où il était.

Le premier soir, on a couché à JOUARRE sur la place et sous la pluie.

Le lendemain, on est parti et je crois qu'on est allé jusqu'à COULOMMIERS, tout le monde, les chevaux tirant les carrioles, et les vaches derrière.

Et puis on est reparti et on a fini par atterrir à MAROLLES-sur-SEINE. Là, nous avons eu deux ou trois jours de répit. On nous avait logés chez des habitants du pays qui

étaient encore là. Nous étions chez une vieille dame qui, je crois me souvenir, s'appelait Madame PAULET. On avait pu se laver, on avait lavé du linge et on était allé dans la Seine pour faire la lessive...ce n'était vraiment pas drôle...

Puis, de nouveau, ordre d'évacuation à MAROLLES. On est reparti et je ne sais plus, si c'est le jour même où le lendemain, qu'on s'est trouvé pris dans le bombardement de MONTEREAU. C'était épouvantable, dans une grande pagaille...C'était épouvantable...J'avais perdu maman, je ne savais pas où elle était dans la foule et la pagaille, au milieu des bombes. A ce moment-là, j'étais avec une vieille dame de Certigny qui prenait soin de moi ; elle m'avait cachée sous du foin sous la carriole, tellement ça bombardait. J'étais avec des gens de Coulombs que je connaissais plus ou moins et je restais avec eux. Je me disais, je ne suis pas perdue, et quand cela bombardait, on se sauvait n'importe où, où l'on pouvait. Ma sœur Mireille qui est plus jeune, elle faisait comme moi. Mon petit frère était avec ma mère, il était encore au sein, heureusement.

Alors le pont de MONTEREAU a sauté, et nous, on n'a pas pu passer. Le lendemain, on a fait demi-tour et on est allé pour passer l'Yonne à MISY. Et ils ont fait aussi sauter ce pont là. On est passé au milieu des cadavres, des chevaux et des vaches tués, c'était un vrai carnage...Au milieu des bombardements, si une carriole voulait passer et qu'il y avait un cheval mort au travers de la route, il fallait le déplacer. Oh là là ! On voyait aussi qu'on enterrait des corps avec des bêtes...En plus, il faisait chaud...Tout cela, on l'a vu et on se disait : comment fera-t-on pour retrouver les cadavres ?

Puis de là, après tout cela, on a atterri à CHEROY, où finalement on a retrouvé ma mère. Il y avait eu aussi des bombes incendiaires à CHEROY, et cela flambait. Je me souviens qu'à CHEROY, on a dormi dans un pré, le long des buissons, sous les couvertures qu'on avait apportées avec nous.

A CHEROY, ma grand-mère n'a pas voulu partir. Elle a dit : « Mourir pour mourir, je ne vais pas plus loin ». Elle est restée à CHEROY avec une vieille tante de Coulombs qui était très âgée. Il y avait aussi un charretier de Mr DEMITNER qui n'avait pas voulu partir de CHEROY et il était resté avec elles. Si bien qu'ils avaient malgré tout une carriole pour rentrer, avec un cheval ou deux, je ne sais plus, car il y avait des chevaux qui avaient été tués et aussi des vaches.

Ils sont revenus plus tard à Coulombs et la vieille tante est morte quelques temps après ; elle avait 80 ans à cette époque là. C'était plus que dur pour des personnes âgées.

Et de CHEROY, on a encore repris la route : on a filé sur MONTARGIS. Mais là, point final, les Allemands sont arrivés, et nous ne sommes pas allées plus loin. Les Allemands, d'ailleurs, pour commencer, ils nous ont donné du chocolat et des biscuits de soldat, et le soir, ils nous avaient apporté de la popotte ; je me souviens qu'il y avait du riz et de la viande et on avait enfin mangé.

Dans tout cela, on avait faim. On n'avait même pas de pain. On allait bien dans les boulangeries, mais il n'y avait pas de pain. Le peu qu'ils nous donnaient aurait convenu pour 4 ou 5 personnes, alors qu'on était 10 à 15. On en arrivait à se disputer pour le pain. On allait aussi dans les jardins, mais en juin, il n'y a pas grand chose dans les jardins, pas de tomates, pas de salades. Je me souviens qu'on mangeait des groseilles et des cassis, pas grand chose d'autres. Ce n'était pas drôle... On buvait de l'eau, on ne savait même pas si elle était potable. On avait bien eu des vaches, et certains avaient essayé de les traire, mais c'était un lait jaune et dégoutant, imbuvable.

Et puis on a fait retour... Et puis après, on a rencontré une fermière, je crois qu'elle était de GERMIGNY, elle s'appelait Madame CHAMPAGNE. Alors là, il y avait un tracteur et une carriole et il y avait de la place pour nous ; c'est ainsi qu'on est rentré à COULOMBS.

Grand-mère était déjà rentrée. Mon père était revenu aussi et venait voir chez ma grand-mère où nous étions, il se faisait du souci pour nous... Et voilà...

Mon père qui était en vélo était allé jusque COSNE D'ALLIER. Il était allé plus loin que nous, car c'était plus facile de se faufiler en vélo. Là, les Allemands étaient arrivés, il n'y avait plus qu'à rentrer.

Quand nous sommes arrivés à Certigny, les gens d'Ocquerre étaient déjà rentrés. Nous n'avons rencontré personne d'Ocquerre en chemin. Dès notre retour, nous avons appris tous les morts de Marnoué. Cela nous a fait beaucoup de peine, d'autant que le petit Alfred LECLERC était juste de l'âge de ma sœur Mireille, ils avaient fait leur Première Communion ensemble en 1939. Ils ont été tués par très loin d'où on était. Je n'ai jamais su exactement.